

Lettres de poilus dans les tranchées

Source de ce recueil de lettres :

Histoire géographique CM 2, collection Magellan, 2004, Hatier, pp. 60-61

L'héroïsme

À deux heures et demie, un aéroplane allemand survole nos positions. Nous étions repérés et vingt minutes après, le premier obus éclatait à six pas de moi. J'ai été soulevé, projeté à cinq mètres, tout le corps anéanti, couvert de sang. Je me suis levé, abruti, incapable d'articuler un son et j'ai marché. Des hommes étaient couchés sur la route, morts. J'ai couru. Quelle grêle d'obus ! J'en entends un au-dessus de moi, je me lance dans la tranchée, il éclate à un mètre, je me relève, je pars de nouveau. Je me disais jamais je n'arriverai à l'ambulance. Ah ! Mon ami, que c'est laid la guerre moderne.

Lettre de Jean de Pierrefeu à un ami, 1914,
Anovi, www.grande-guerre.org

Tu ne saurais croire l'héroïsme de nos soldats. Hier devait avoir lieu l'attaque d'une tranchée allemande. Au signal, les lieutenants s'élancent en criant: « En avant ! », « A l'assaut ! », « Pour la France »; et l'un d'eux entonne La Marseillaise. Derrière eux, toute la section. Quel élan, quel enthousiasme pour ces hommes qui savent pourtant qu'ils n'ont aucune chance. Les lieutenants meurent, frappés à la tête. Les soldats tombent à leur tour. Impossible d'avancer. Les vivants se couchent et tentent d'amonceler de la terre devant leur tête pour se protéger des balles. Le commandant leur fait dire de se replier. Hélas, on ne peut ni avancer, ni reculer. Il faut attendre la nuit. Au soir, un blessé me dit: « Ce qu'il faut souffrir pour la France. »

Lettre du Dr Martin-Laval à sa sœur, 1915,
cité dans J.P. Guéno, Y. Laplume, J. Pecnard, Paroles de poilus, Tallandier, 1998

Mon général, je me permets de demander à passer dans l'infanterie. Je considère que ma place est là où les risques sont les plus nombreux. Je fais partie d'une famille israélite naturalisée française. Je veux après la guerre, si je reste en vie, avoir la satisfaction d'avoir fait le maximum de mon devoir. Je veux que personne ne puisse me contester le titre de Français, de vrai et de bon Français. Je veux, si je meurs, que ma famille puisse être fière de moi, et que personne ne puisse lui reprocher ses origines étrangères. De toute mon âme et de tout mon cœur, je suis décidé à servir la France le plus vaillamment possible.

Lettre du soldat Henry Lange à son général, 1917,
cité dans J.P. Guéno, Y. Laplume, J. Pecnard, Paroles de poilus, Tallandier, 1998

La dure réalité dans les tranchées

Notre tranchée a une longueur de 100 mètres. Elle est profonde d'un mètre et la terre a été jetée devant, si bien que l'on peut passer debout sans être vu. Elle est très étroite et par endroits, on a creusé plus largement pour pouvoir se croiser quand on se rencontre. Dans le fond, on creuse de petites caves où un homme peut se coucher pour se protéger des obus.

Lettre d'Adolphe Wegel, 1915,
cité dans J.P. Guéno, Y. Laplume, J. Pecnard, Paroles de poilus, Tallandier, 1998

Je viens de déjeuner, mais qu'est-ce qu'une demi-boule de pain pour une journée ! J'en ai mangé la moitié et j'ai encore plus faim. Rien que le matin, il me faudrait la boule entière ! Le froid aiguise terriblement l'appétit et, ne pouvant le satisfaire, on est obligé de se recoucher.

Lettre d'Etienne Tanty, 1914,
Anovi, www.grande-guerre.org

Voilà près d'un mois que je ne me suis ni déshabillé, ni déchaussé ; je me suis lavé deux fois : dans une fontaine et dans un ruisseau près d'un cheval mort ; je n'ai jamais approché un matelas ; j'ai passé toutes mes nuits sur la terre. On dort un quart d'heure de temps en temps. On dort debout, à genoux, assis, accroupis et même couché. On dort le jour ou la nuit, à midi ou le soir. On dort sur les chemins, dans les taillis, dans les tranchées, dans les arbres, dans la boue. On dort même sous la fusillade. Le silence seul réveille.

Lettre d'André Fribourg au journal L'Opinion, 1915,
Anovi, www.grande-guerre.org

La pluie approche. Une goutte tombe sur mon képi. Après une heure, la pluie redouble : c'est l'averse. Accroupis dans la tranchée, nous attendons. L'uniforme s'imprègne brin à brin. Après trois heures, je sens comme un doigt froid sur ma chair. C'est l'eau qui pénètre. Manteau, veste, chandails, chemise ont été traversés. Après quinze heures, il pleut. La nuit froide glace l'eau dont nous sommes revêtus. Après vingt-quatre heures, il pleut. La canonnade redouble. Je me baisse, je me couche au fond de la tranchée, dans l'eau. Après deux jours, il pleut.

Lettre d'André Fribourg au journal L'Opinion, 1915,
Anovi, www.grande-guerre.org

Voici comment se passent nos nuits. À 8 heures 1/2, la canonnade s'arrête peu à peu. Le silence règne enfin. On entend les pas des soldats, les roulements des caissons de ravitaillement. Défense d'allumer des feux. On mange froid et l'on se couche, à même le sol. On dort tout équipé. Pas de couverture. Des loques humaines couchées en désordre. Une heure du matin. Bing ! Un coup de feu. Bing ! Un autre coup. Une fusillade éclate. L'ennemi attaque comme toutes les nuits, pour nous fatiguer. Quel réveil de cauchemar !

Lettre de Jean de Pierrefeu à un ami, 1914,
Anovi, www.grande-guerre.org

La dure réalité dans les tranchées

J'ai le cafard. Voilà six mois que ça dure, six mois, une demi-année qu'on traîne entre la vie et la mort, cette misérable existence qui n'a plus rien d'humain ; six mois sans espoir. Pourquoi tout ce massacre ? Est-ce la peine de faire attendre la mort si longtemps à tant de milliers de malheureux, après les avoir privés de vie pendant des mois. Nous devenons des brutes. Je le sens chez les autres, je le sens chez moi. Je deviens indifférent, sans goût, j'erre, je ne sais quoi faire.

Lettre d'Etienne Tanty, 1914,
Anovi, www.grande-guerre.org

On nous ordonne: « Allez là ! » Et nous y allons. On nous ordonne: « Attaquez ! » Et nous attaquons. Puis les mouvements recommencent, des marches errantes, avance, recul, des haltes, des manœuvres qu'on ne comprend pas. Une seule fois, le capitaine nous a exposé ce que nous allions faire. Il ne nous a pas révélé quelle bataille décisive allait s'engager. Pourtant, ce fut assez : une lumière était en nous. On nous disait: « Nous comptons sur vous. »

Carnet de M. Genevoix, 1914,
Anovi, www.grande-guerre.org

Autres lettres...

Tout, tout est fait pour décourager. La terre est semée de trous de percutants, les arbustes sont déchiquetés de balles de shrapnels; des morceaux de marmite traînent çà et là ; un vieux bonnet de police boche, une capote boche en lambeaux, du fumier, des bouts de pain, un gros os de bœuf encore plein de viande et rouge, ça traîne pêle-mêle dans les trous. Là, 3 ou 4 poilus lisent un journal, où il n'est que de bombardements, de charges à la baïonnette, de cadavres boches, de tranchées sautant par l'effet du miraculeux 75, que sais-je? Toujours la boucherie, enfin! Toujours la mort, le charcutage, la viande humaine. D'autres regardent un journal illustré: un boche mort de froid dans une tranchée; une tête d'officier cité à l'ordre du jour, des cadavres boches qu'on jette en tas dans une fosse; le tout accompagné d'une prose de journaliste qui insiste sur ces choses avec admiration: en vérité, il faut que la race française soit bien basse pour se complaire à ces atrocités; le tempérament sanguinaire est plus répandu qu'on ne souhaiterait... Ailleurs, ce sont des poilus qui conversent, et leurs conversations, leurs plaisanteries, toujours les mêmes, sont écœurantes; on se croirait au milieu de malades d'un coin de clinique très spécial de Sainte-Anne. La goujaterie et l'ordure! Il est frais, le peuple souverain! Pourriture physique, pourriture morale - je crois qu'il ne faudrait pas bien longtemps de cette vie des bois et des tranchées pour remonter au chimpanzé!

Lettre d'Etienne TANTY, 17 mars 1915

Tu ne peux pas te faire idée, ma chère, combien nous sommes malheureux; donc pourtant je n'ai pas trop l'habitude de ma plaindre, mais ce coup-ci j'y suis obligé car c'est une chose au-dessus de l'imaginable, c'est à ne pas pouvoir te dire. Dans ce tunnel, nous sommes une affaire de 3000 hommes en réserve, dans une humidité car l'eau ruisselle tout le long des murs, et il faut pourtant coucher là sur la voie de chemin de fer. On va chercher les vivres en pleine nuit près de Verdun, accompagnés tout le long du chemin par les obus, ce qui fait que nous ne pouvons faire qu'un repas par jour et sans soupe. Pour se rendre aux premières lignes, c'est très pénible et très dangereux; un kilomètre environ avant d'arriver, il y a un passage dénommé le ravin de la mort, qui sait les hommes qu'il y a de tués là-dedans; il faut y passer, il n'y a pas d'autre endroit.

Lettre de Joseph GILLES, 3 mai 1916

Nous avons passé trois jours couchés dans les trous d'obus à voir la mort de près, à l'attendre à chaque instant. Et cela, sans la moindre goutte d'eau à boire et dans une horrible puanteur de cadavres. Un obus recouvre les cadavres de terre, un autre les exhume à nouveau. Quand on veut se creuser un abri, on tombe tout de suite sur des morts. Je faisais partie d'un groupe de camarades, et pourtant chacun ne priait que pour soi.

Karl FRITZ, armée allemande, 16 août 1916

Michel Taupiac dit « François » avait vingt-neuf ans en 1914. Il était le fils d'ouvriers agricoles du Tarn-et-Garonne. Il avait l'habitude d'écrire souvent à son ami Justin Cayrou qui ne fut mobilisé qu'à la fin de l'année 1915, parce qu'il avait perdu un oeil et que les conseils de révision ne le déclarèrent bon pour l'armée, que lorsque les troupes commencèrent à manquer. Après la guerre, il devint pêcheur sur la Garonne, mais aussi herboriste et guérisseur.

Dimanche 14 février 1915

Cher ami

Quand nous sommes arrivés par ici au mois de novembre, cette plaine était alors magnifique avec ses champs à perte de vue, pleins de betteraves, parsemés de riches fermes et jalonnés de meules de blé. Maintenant c'est le pays de la mort, tous ces champs sont bouleversés, piétinés, les fermes sont brûlées ou en ruine et une autre végétation est née : ce sont les petits monticules surmontés d'une croix ou simplement d'une bouteille renversée dans laquelle on a placé les papiers de celui qui dort là. Que de fois la mort me frôle de son aile quand je galope le long des fossés ou des chemins creux pour éviter leurs « shrapnels » ou le tac-tac de leurs mitrailleuses. La nuit, j'ai couché longtemps dans un tombeau neuf, puis on a changé de cantonnement et je suis maintenant dans un trou que j'ai creusé après un talus. J'emporte ma couverture pendue à ma selle et ma marmite de l'autre côté et en route. J'étais l'autre jour dans les tranchées (des Joveux). Je n'ai jamais rien vu de si horrible. Ils avaient étayé leurs tranchées avec des morts recouverts de terre, mais, avec la pluie, la terre s'éboule et tu vois sortir une main ou un pied, noirs et gonflés. Il y avait même deux bottes qui

sortaient dans la tranchée, la pointe en l'air juste à hauteur, comme des porte-manteaux. Et les « Joyeux » suspendaient leurs musettes, et on rigole de se servir d'un cadavre boche comme porte-manteau. .(Authentique.) Je ne te raconte que des choses que je vois, autrement je ne le croirais pas moi-même. Je compte que tu m'enverras des nouvelles de là-bas et je te quitte en t'envoyant une formidable poignée de main.

TAUPIAC - Brigadier 58e régiment 48e batterie 68e secteur